

Un cruel abandon

Le monde des lettres est en émoi. A-t-on inventé une nouvelle école littéraire, quelque hypersymbolisme qui v rejeter, pour la vingtième fois, dans l néant Hugo et le bon Théo, ces obstinés ? Vient-on de retrouver une trilogie de Sophocle ou un nouveau plagia d'Anatole France ? Point. Cet émoi es de l'ordre du cœur plus que de l'ordr de l'esprit. On s'indigne de l'ingratitude de M. André Gide, qui va vendre, san que la nécessité l'y pousse, quelques-un de ses plus beaux livres. Il y a du dédain et presque de la haine, dans la façon dont il abandonne des compagnons de plus de trente ans. L'auteur de *la Porte étroite* nous propose une énigme psychologique. C'est son habitude. Mais il nous aide moins que jamais à la résoudre.

C'est toujours un douloureux spectacle, la vente de la bibliothèque d'un homme de lettres. Si les professeurs n'omettent jamais de rappeler à leurs élèves le trait admirable de Boileau achetant les livres de Patru pour lui et laisser la jouissance sa vie durant, c'est que cette bonne action les touche eux-mêmes profondément. Elle est plus douce à leur rêverie que le coup de couteau d'Harmodius, ou le coup de dent de Cynégire. N'avons-nous pas eu récemment une preuve de la sympathie qui accompagne ces cérémonies ? Or vendait la bibliothèque de Paul Adam. Une foule de livres de toute sorte, de l'histoire et de la poésie, de la démonologie et de la science. Ce fut assez passionnant. Et l'on se passionna. La bibliothèque de Paul Adam était à l'image de son esprit : effervescente et contrastée, extraordinairement riche et un peu en fouillis...

Les livres sont l'homme même. S'ils sont splendides, parés de reliures précieuses, de maroquin joli et tiède comme la chair d'un jeune bras ; s'ils craquent quand on les entr'ouvre, et si les feuilles ivoirines et moirées du Japon, ou les feuilles légères et soyeuses du Chine sont encore collées par la pression du « massicot », leur maître est un vaniteux, ou un voluptueux pour qui les délices de l'épiderme et de l'œil valent les enchantements spirituels. Que de songes, de méditations restent enfermés entre les pages d'un vieux livre broché, piqueté de brûlures de cendre, et qui conserve un vague parfum de tabac ! Chaque livre a emporté un peu de la vie « quantitative et qualitative », comme dit M. Bergson, de son maître. Mais c'est leur réunion qui est vraiment significative. Elle ressuscite les années d'enfance. Beaucoup de lettrés gardent leurs livres de classes. Ils reconnaissent des « taches d'encre » qui, pour n'avoir point dans l'histoire l'import-

ance de la tache d'encre de Courier ou des *Taches d'encre* de Barrès, n'en sont pas moins toutes chargées de souvenirs, et tirent quelquefois les larmes des yeux. Elle ravive les enthousiasmes de la jeunesse, ou elle les fait apparaître un peu ridicules ; mais ce jugement, dans la paix des livres, s'attendrit, se nuance d'indulgence et de regret.

La vente d'une bibliothèque est triste comme celle des bijoux d'une jolie femme. Triste comme un marché d'esclaves...

..

M. Gide se sépare de certains livres par tendresse, dit-il à peu près : parce qu'il est trop peu soigneux pour les épousseter. D'ailleurs, il part pour un long voyage. Mauvaises raisons ! Cachent-elles le dessein secret de se retirer du monde ? M. André Gide jette-t-il ses livres à la rue comme Thais jetait ses robes et ses colliers, ses statues et ses draperies, avant de suivre Paphnuce au désert ? Suit-il les ordres d'un Paphnuce intérieur ?

Second motif : il vend les livres qui lui sont restés « chers entre tous aussi longtemps qu'ils n'éveillaient en lui que des souvenirs d'amitié... ».

Quoi, n'en éveillent-ils plus ? Cette *Astarté* de Pierre Louys, cette *Léda* enveloppée de bienheureuses ténèbres, ou tout au moins cet *Homme de pourpre*, qui place l'art au-dessus de la pitié et de la morale, se sont-ils soudain flétris ? Leur beauté est immortelle. Sont-elles vieilles et laides, les *Sept princesses* de Maeterlinck ? N'a-t-il plus de parfum, le *Bosquet de Psyché*, où errait, voilà trente ans, bel indolent, M. Henri de Régner ? Quel mal ont-ils fait à M. André Gide ?... On l'entend bien. Il veut les punir de ce que leurs auteurs ne sent plus ses amis. Que cela est peu philosophique ! Punit-on, aujourd'hui, les enfants pour les actes des pères, et M. Gide ne sait-il pas que les beaux livres sont toujours innocents ?

Ils le sont. Les auteurs n'y ont mis que le meilleur d'eux-mêmes. Qu'importe ce qu'ils ont, depuis trente ans, dit et pensé de l'écrivain de *l'Immoraliste* et de *Corydon* ! Certes, c'est bien lui qui mérite d'être puni, pour son ingratitude et son injustice. Son voyage ne sera pas paisible. Des vers ailés, des proses légères le suivront sur les vagues et sur les sables et bourdonneront autour de sa couche. *Sunt lacrymæ, sunt lamentationes librorum*, pour reprendre le contre-sens fameux dont on a embellie Virgile.

Mais est-ce tout ? M. André Gide vend ses propres ouvrages, ses premières éditions, les « épreuves », témoins de ses derniers scrupules, de ses nobles hésitations d'écrivains ! Cela ressemble au renoncement d'Arthur Rimbaud. C'est une sorte de suicide.

Ici l'on se tait. On est au seuil d'un mystère. Et l'on ferait un conte philosophique un peu effrayant de l'homme qui voulait tuer son âme.

ROBERT KEMP.